

S. JOSEPH 2015

De Joseph, il est assez peu question dans le Nouveau Testament. A l'origine, la prédication des apôtres présentait Jésus à partir de la Galilée, *après le baptême de Jean* (Ac 10, 3-41). L'évangéliste S. Marc ne nomme même pas Joseph dans ce passage où les habitants de Nazareth s'étonnent – et se scandalisent en même temps – de la sagesse et des miracles de Jésus : *N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie* (Mc 6, 3). Certains manuscrits disent *le fils du charpentier et de Marie*, ce qui donne une indication sur le métier du père putatif de Jésus. Car pour le même épisode, S. Luc écrit : *N'est-ce pas le fils de Joseph ?* (Lc 4, 22). Plus haut, il avait fait suivre le récit du baptême de Jésus par l'énoncé de sa généalogie : *Jésus, à ses débuts, avait trente ans environ. Il était fils, croyait-on, de Joseph, fils d'Héli, fils de Matthat,...*, et ainsi *fils de David* (Lc 3, 23-31). L'intention de S. Luc est claire : il veut montrer que Jésus est de la descendance de David. La généalogie que S. Matthieu présente de son côté reprend avec force cette affirmation dès les premiers mots : *Livre des origines de Jésus-Christ, fils de David* (Mt 1, 1). Les deux évangélistes veulent ainsi montrer que l'enfant répond à l'attente séculaire d'Israël car le messie devait être *fils de David*. Pour Matthieu comme pour Luc, Joseph donne à Jésus une lignée royale, messianique, même si Luc, plus universaliste, la fait remonter en définitive à Adam et à Dieu.

L'approfondissement de la réflexion sur le Christ va susciter une nouvelle interrogation : comment pouvait-il être fils de Dieu ? C'est pour répondre à cette question et à d'autres de même nature que furent écrits les prologues de Matthieu et de Luc, que nous appelons *évangiles de l'enfance*. Ces récits ont donc, avant tout, une visée doctrinale. Celui de Luc est construit autour de la figure de Marie et celui de Matthieu autour de celle de Joseph. La généalogie de Jésus dans Matthieu se terminait par *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus que l'on appelle Christ*. Verset qui, par excellence, témoigne de la naissance virginale de Jésus. Ce que l'évangéliste confirme aussitôt, levant à cet égard toute ambiguïté, avec le passage que nous venons d'entendre : l'enfant vient mystérieusement du Saint-Esprit. L'appel à la confiance de Joseph à l'égard de Marie se double maintenant d'un appel à la foi envers Dieu qui lève le voile de cette conception singulière. La révélation faite à Joseph du mystère de cette naissance ne supprime cependant pas sa qualité de père. Il transmet tout d'abord, selon le droit juif de l'époque, son ascendance davidique. Il exerce sa paternité en donnant à l'enfant le nom de Jésus, *Dieu sauve*, qui énonce sa mission. Joseph, dont le nom signifie quant à lui *Que Dieu ajoute*, a ainsi « ajouté » au monde celui qui sauvera son peuple de ses péchés, et bien plus que son peuple : toutes les nations appelées à être bénies dans la descendance d'Abraham. Le rôle de Joseph se poursuit puisqu'il est à nouveau mentionné lors de l'épisode de ce pèlerinage à Jérusalem où Jésus, perdu, est retrouvé au Temple. Il disparaît ensuite des Ecritures. Dans les passages où la parenté de Jésus est mentionnée, où Marie est citée, il n'est plus jamais question de Joseph.

Cela explique peut-être le caractère tardif de son culte, qui ne commence vraiment à s'épanouir qu'au 15^e siècle, avec les sermons du franciscain S. Bernardin de Sienna, par ailleurs grand propagateur du culte du S. Nom de Jésus. Le culte de S. Joseph trouvera en S. Thérèse de Jésus, au 16^e siècle, une ardente propagatrice : elle mettra toutes ses fondations sous sa protection et le Carmel, au 17^e siècle, le prendra pour patron céleste : la chapelle des carmes, où nous avons célébré la fête de S. Thérèse en octobre dernier, en est l'illustration. Le 17^e siècle, puis le milieu du 20^e, voient l'apogée de la dévotion à S. Joseph qui finira par entrer dans le *Canon romain* avec la bénédiction de S. Jean XXIII qui lui était particulièrement attaché, puis dans les autres prières eucharistiques sur décision du pape actuel. Les papes récents n'ont pas cessé en effet de promouvoir son culte. Quel en est le sens ? Lorsque l'on reprend les décisions de Léon XIII, de S. Pie X, de Pie XI, de Pie XII et de S. Jean XXIII, on s'aperçoit qu'il s'agit de faire sortir la sainteté des cloîtres. Il s'agit de donner à la grande masse des chrétiens – c'est-à-dire des laïcs, confrontés à la vie familiale et professionnelle – un modèle qui leur soit proche par ses préoccupations. D'une certaine manière, l'exemple de S. Joseph anticipe l'appel universel à la sainteté contenu dans la constitution conciliaire *Lumen gentium*. La dévotion à S. Joseph a certainement préparé cette évolution. On peut en trouver

un exemple dans la spiritualité de l'*Opus Dei*, dont le fondateur était un ardent dévot de S. Joseph.

Aujourd'hui, la dévotion à S. Joseph n'a pas perdu de sa valeur. Et pas seulement pour trouver en dernier recours un logement ! A une époque où l'on réduit toute relation humaine à la sexualité, il est bon de rappeler que ce qui fait le cœur du foyer, de l'amour conjugal et parental, peut exister à un niveau supérieur, proprement spirituel, sans cesser d'être humain. Oui, il est possible d'aimer, d'aimer d'amour d'amitié, comme disent les disciples d'Aristote, sans que cela se traduise nécessairement par un geste sexuel. Oui, l'amour peut être pur, désintéressé, service de l'autre, avant d'être satisfaction – toujours un peu égoïste – de ses instincts. On peut rappeler à cet égard que la chasteté est une vertu qui s'exerce aussi à l'intérieur du mariage.

L'exemple de S. Joseph nous apprend encore qu'une vie humaine, c'est également une vie marquée par le travail, par un travail conçu comme service des siens, au double sens de service de la famille et de service de la société. Par le travail on subvient en effet non seulement à ses besoins personnels, mais aussi à ceux de sa famille. Et de ce point de vue, on renonce à la tentation de l'égoïsme et on s'exerce au don. Par le travail, on sert aussi la société des hommes. Et à cet égard, le métier de Joseph n'est pas sans signification. Son travail est un travail utile : le *charpentier*, à son époque, c'est la providence du village, l'artisan polyvalent qui aide tout le monde. Il vaut peut-être la peine de s'interroger sur la nature du travail que l'on exerce. Car il y a des tâches dégradantes, des tâches nuisibles, des tâches qui desservent la société humaine. Ce dont les juifs contemporains de Jésus avaient bien pris conscience : pensons à leur mépris pour le métier de publicain. Ces métiers de publicains se sont multipliés à notre époque. Pensons à ceux dont le métier consiste à tromper les gens, à leur vendre du vent, à les avilir. Pensons à ces métiers en apparence brillants mais en définitive destructeurs, tous ceux par exemple qui tournent trop autour de l'argent. S. Joseph, pourrait-on dire, en ce quartier de banques, c'est l'anti-trader, l'anti-spéculateur. On pourrait allonger la liste... Enfin, le travail, en se heurtant à la réalité de la matière, de cette matière vivante créée par Dieu, est une école de réalisme et de dépassement de soi, et en ce sens le travail humanise. Il faudrait relire l'enseignement de S. Jean-Paul II à ce sujet. S. Joseph, à cet égard, est celui qui transmet un savoir-faire, un savoir-être. Il pourrait être le patron des éducateurs. Et il est à souhaiter que parmi les jeunes chrétiens plus nombreux soient ceux qui aujourd'hui s'orientent vers l'enseignement, de la philosophie, de l'histoire par exemple.

A notre époque où la famille est menacée de désintégration et où la crise financière oblige à repenser l'activité économique, il me semble que l'exemplarité de S. Joseph garde toute son actualité, elle en acquiert même une nouvelle. Confions donc à S. Joseph non seulement l'Église, dont Marie est aussi la mère, mais aussi les familles et les métiers... c'est-à-dire la majorité de nos contemporains.